

L'HOMME AUX YEUX GRIS

L'Homme aux yeux gris a paru en trois volumes en 1968 et 1969,
aux Éditions du Seuil, sous les titres suivants :
L'Homme aux yeux gris ; Retour à Milo ; Le Beau Voyage.

L'éditeur tient à remercier François-Paul Jacques
pour son aide.

(ISBN 1^{re} publication tome 1 : 2-02-001097-6 ;
tome 2 : 2-02-001116-6 ;
tome 3 : 2-02-001125-5)

ISBN 2-02-082686-0

© Éditions du Seuil, 1968 et 1969,
octobre 2005 pour cette présentation

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

PETRU DUMITRIU

L'HOMME
AUX YEUX GRIS

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI^e

Sommaire

LIVRE I

L'Homme aux yeux gris	11
I. L'Âge d'or	13
II. Les lettres du nom	113
III. L'étoile et la saison	253

LIVRE II

Retour à Milo	327
I. La bête de Malte	329
II. Jésus, fuyant	441
III. L'anneau à grelots	551

LIVRE III

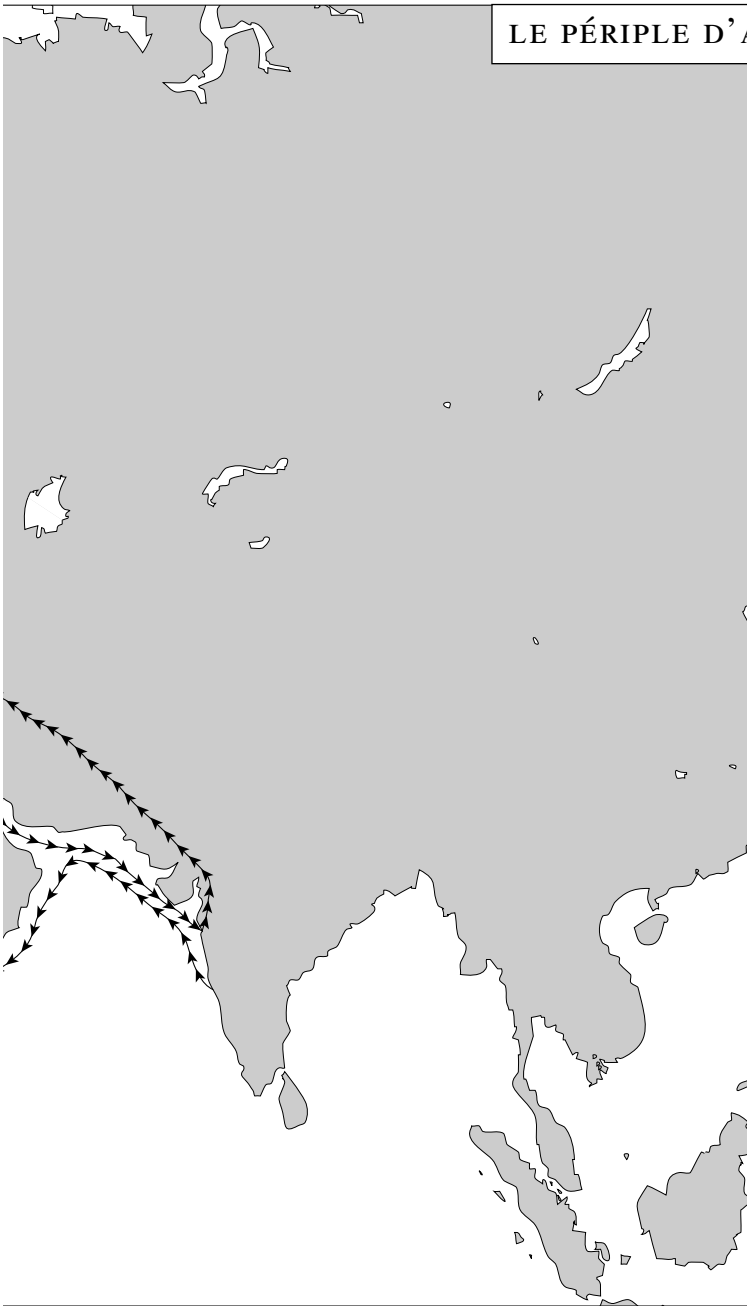
Le Beau Voyage	695
I. Les affaires du Septentrion (1)	697
II. Les affaires du Septentrion (2)	793
III. La route de Sofala	875



LE PÉRIPLE D'ARCHANGE

Tolède
Valence
Utrecht
Amsterdam
Venise
Malte
Alexandrie
Bagdad
Tharbabâd
Moscou
Riga
Prague
Francfort
Elseneur
La Corogne

et la mer...



LIVRE I

*L'Homme
aux yeux gris*

I

L'Âge d'or

Si, toute ma vie, j'ai cherché à discerner autour de moi les vestiges et fragments de l'âge d'or, que je ne tiens pas pour fabuleux, peut-être est-ce à cause des balles de drap d'or qui luisaient dans les ténèbres de l'arrière-boutique. Mon père était drapier dans une ville que je voudrais pouvoir aimer. Pourtant, j'incline à lui souhaiter ce que le prophète prédit à Édom : « Les chardons croîtront dans tes palais. » Mais toute bonne économie et administration de nos passions nous interdit de maudire inefficacement et de haïr sans frapper. Je m'astreindrai donc à nommer ma patrie. Chassés de leur terre natale, mes aïeux avaient trouvé refuge dans cette ville et l'avaient appelée Toletoth, la Cité des Générations. C'est là que mon père achetait des draps précieux et les revendait avec profit. Des rouleaux d'étoffe encombraient sa boutique. Je n'y pénétrais que rarement. Le comptoir était plus haut que moi, de sorte que je voyais seulement les têtes des chalands, le haut des murs et les poutres du plafond, cependant que dans l'arrière-boutique rien ne bouchait la vue : il n'y avait ni table ni chaise, rien que les balles de soie empilées le long des parois jusqu'à la voûte. C'étaient soies argentées, moires violettes, nacarat, cramoisies, vertes, blanches, incarnadines, zinzolines ; brocards, brocatelles, damas et failles, taffetas d'Andalousie, velours de Valence, de Gênes, d'Utrecht, satins unis, à dessins et à fleurs. Dans cette ombre où n'entrait qu'un seul rai de lumière par la porte entrouverte, lorsque mon père venait chercher telle étoffe exigée par quelque chaland, je voyais seulement l'éclat du drap d'or. Dans mon souvenir, il semble luire par sa vertu intrinsèque même dans les recoins que nulle lumière ne touchait. Et je crois qu'il y avait dans l'air quelque odeur très faible, comme d'un tiroir où se dessèche un œillet. À flatter de la main ces balles

de soie, arrondies et douces aux doigts, je sentais l'approche d'une pâmoison délicieuse qui, comme je devais le découvrir plus tard, était semblable à la volupté vénérienne, plus subtile cependant et plus sublime.

Même à l'âge d'homme, je n'ai jamais cessé d'aimer les belles soies. J'ai cherché à connaître leurs noms et qualités, à savoir comment on les tisse et en quoi les propriétés occultes et naturelles des mûriers aux fruits noirs ou pourpres sont plus idoines à la nourriture des vers que celles de la mûre blanche. J'appris aussi quels sont les jus, poudres, liqueurs, essences, drogues, mixtures et décoctions servant à la teinture des soies. Peut-être est-ce aussi à cause de cet amour que dès ma prime enfance je portais aux draps d'or, que plus tard j'éprouvai une puissante affection pour le métal solaire, et fus de plus en plus enclin à l'amasser.

Héritier en cela de la nature de mon père, comme je le suis et veux l'être en tout, hormis sa naïve confiance envers les hommes. Il était non seulement riche et amoureux des richesses, mais bon, généreux et courtois. De cette cave chatoyante, il était le roi, l'enchanteur et le génie. Il savait infléchir sa voix avec grâce, bienveillance et circonspection, pour ne pas blesser, ni en paroles ni même par le ton, la dignité de ceux avec lesquels il devisait, d'autant plus qu'il était ombrageux quant à la sienne. J'ai toujours fait de mon mieux pour imiter sa douceur et sa gravité dans mes gestes et mes propos.

De ma mère, je me souviens qu'elle était pâle et paisible : issue, comme son mari, d'innombrables générations de citadins qui avaient préféré l'ombre des boutiques au soleil des déserts – car il n'y a pas que Burgos et Tolède pour souffrir, comme on dit, de neuf mois d'hiver et trois mois d'enfer par année. Se mettant parfois à genoux, elle m'entourait de ses bras et me pressait sur ses seins : encore plus tendre au toucher que les rouleaux de satin, et plus chaude, elle m'enveloppait et ses baisers effleuraient mon visage.

Un matin, j'avais joué dans la rue mais je retournais à la maison, car notre servante Mariflores m'appelait à grands cris. De loin, je vis mon père sortir et s'éloigner. Il marchait entre deux hommes. Ceux-ci se tenaient trop près de lui. Leur marche à tous trois en était gênée, bien qu'assez rapide et même hâtive. Chacun des deux hommes avait empoigné un bras de mon père, au-dessus du coude.

Dans l'autre main, ils portaient un long bâton : c'était la verge de justice. Bouche bée, les yeux écarquillés, je m'arrêtai, effrayé et ne comprenant pas. J'aperçus le profil de mon père, sa joue droite, le nez, l'œil, la bouche ouverte. Il semblait parler à ses deux compagnons, leur poser je ne sais quelles questions, protester, se justifier. Ils ne paraissaient pas l'écouter, encore moins lui répondre. Ils l'emmenaient bien vite.

– Ah, te voilà ! cria Mariflores en me tirant rudement par la main pour me faire rentrer plus vite. Faut-il que juste maintenant tu sois dans la rue à jouer !

J'en fus tellement surpris que je n'en oubliai jamais ces criaileries. Elle n'aurait osé me parler ainsi auparavant. J'étais le fils de ses maîtres. J'étais son prince. Et chez nous on ne parlait qu'à voix mesurée, dans l'ombre et le silence des chambres, car mon père voulait pouvoir entendre le jet de la fontaine jaillissante s'égrener dans le bassin du patio, par-dessus lequel le son des cloches passait sans y descendre qu'assourdi et lointain.

Mariflores avait, ce jour-là, le visage marbré de rouge. Elle reniflait – le nez bouché de morve, pensai-je, mais je sais à présent que c'étaient les larmes – et s'essuyait les yeux avec un coin de son tablier. Je demandai ma mère, mais Mariflores recommença à me tancer, criant sans trop savoir ce qu'elle disait. Ma mère n'était pas à la maison et n'y revint plus.

Je ne crois pas qu'ils aient été dénoncés par le visiteur inattendu. C'était un soir – le même printemps, je pense, et la même année : je contemplais, émerveillé, la lumière bleue du ciel par la porte du patio, et tout là-haut, l'étoile du soir. Mes parents ignoraient que Mariflores, envoyée je ne sais où et sans penser à mal, avait oublié de fermer la porte de la rue. La table était ornée de cierges aux flammes immobiles. Point de nappe, ce qui n'était pas sans raison. Trois couverts pour nous, et un quatrième, dont mon père avait aussi empli l'assiette. Il y avait les morceaux d'une galette que mon père avait rompue et partagée. Nous n'étions pas assis à table ; nous nous tenions debout contre elle : cela non plus n'était pas sans raison.

Ma mère était anxieuse, ce qui m'inquiétait par contagion. Mais mon père me parlait en souriant. Il m'enseignait pourquoi tout cela devait être ainsi, et que j'allais pouvoir – devoir aussi – poser les

Trois Questions (ou était-ce les Quatre Questions ?). Mais d'abord, me disait-il, il allait convier à haute voix l'Invité. Il s'approcha de la porte et appela d'une voix aussi doucement musicale qu'étaient doucement lumineux les bougies, l'argenterie, le ciel serein et l'étoile :

– Elianavi ! Elianavi ! Elianavi ! Viens, sois notre hôte.

Plus tard, devenu l'ami de mon révérend seigneur D. Gamaliel de Moura, banquier d'Amsterdam, celui-ci m'apprit qu'il avait dû s'agir d'une sainte nuit de Séder, pendant la Pâque, et que selon les rites, le maître de maison avait appelé le prophète Élie : *Eliyah nabi*. Il me révéla même quelles sont les Questions, et quel est leur Nombre.

Le rite accompli, mon père revint et ouvrit la bouche pour nous inviter à manger. Mais ma mère regardait vers la porte et son visage changea et m'effraya. Je regardai aussi. J'eus peur, mais je pensai que l'Invité était arrivé et se tenait sur le seuil en souriant.

Il était grand et fort, avec un visage rose, aux pommettes luisantes, à la pointe du nez enluminée, et des yeux bleus et brillants. Sa barbe était mélangée de fils de cuivre et d'or. Son front était haut et poli, ses cheveux clairsemés. Il tenait son toquet à la main ; la plume blanche pendait jusqu'à terre. Le nouveau venu portait un pourpoint couleur de feu, des chausses de velours noir, des bottes jaunes. Un hausse-col d'acier poli miroitait sous sa fraise ; sur le métal on pouvait distinguer, gravé profondément, le chiffre royal.

L'étranger entra, adressa la parole à mes parents. Il était gai mais avec décence. Je sais encore fort bien qu'il avait les yeux vitreux : il devait être ivre, mais restait courtois.

J'ai vu depuis nombre de soldats entrer dans des demeures paisibles. Je sais quel est le son de leurs voix, même quand nul outrage ne sera commis ; et comment ils inspectent les femmes, même s'ils ne doivent pas y toucher. Ce devait être un gentilhomme ou un bourgeois de bonne maison, servant dans les gardes wallonnes ou allemandes. Il ne savait pas un mot de castillan, encore moins de catalan ou de galicien. Mon père l'invita, d'un geste, à notre table.

Le rougeaud s'inclina et nous remercia, je crois, dans son baragouin. Il prit la place de l'envoyé de Dieu. Quand il s'aperçut que la maîtresse de maison restait debout, il dissimula sa surprise

et ne s'assit pas. Malgré son ivresse, il eut bonne grâce jusqu'à la fin. Mon père fut grave et affable. Les yeux anxieux de ma mère ne quittaient pas la trogne bienveillante et réjouie du visiteur, comme pour y lire ses intentions.

Mais celui-ci ne fit rien, sinon remercier avec force révérences, la main sur le cœur. Il s'en alla comme il était venu. Mon père verrouilla la porte de la rue. Ma mère lui parlait avec angoisse ; je ne comprenais pas ce qu'elle disait. Mon père répondait tranquillement :

– Mais non, mais non...

L'étranger ne les a sûrement pas dénoncés. Je pense que la richesse de mon père a suffi et qu'ils n'ont été dénoncés par personne. Certainement pas par la servante. Mariflores pleurait, la nuit, quand elle me croyait endormi. Je me réveillais de temps à autre et la trouvais encore en larmes. Le jour, des hommes entraient et passaient des heures dans la maison, ouvrant armoires, coffres, bahuts, vargueños, cellier, couchant par écrit ce qui s'y trouvait.

Mariflores m'emmena à la Plaza Mayor, puis aux jardins des Cigarrales. Elle n'aurait pas dû le faire, mais je pardonne à sa simplicité.

– Pour que tu voies ton père et ta mamita, pauvre petit enfant de mes entrailles, disait-elle, l'air fâché, les yeux secs mais bordés de rouge. Elle me semblait être dans une grande colère que je ne comprenais pas.

Nous restâmes debout pendant des heures, dans cette foule vaste et ondoyante qui bourdonnait puis se taisait. Il y avait au loin des chœurs. Des étendards, de grandes croix vertes avec des voiles noirs flottants passaient, puis des cagoules pointues, rouges, noires et jaunes. J'ignorais que les jaunes appartenaient aux sambenitos, ces vêtements d'opprobre qu'on allait ensuite ajouter à ceux qui étaient déjà exposés par douzaines dans la cathédrale, marqués aux noms des condamnés, afin qu'on pût montrer du doigt leurs descendants et cracher sur eux, de génération en génération et dans les siècles des siècles. Une croix blanche passa, puis des halberdes et enfin de grandes poupées de carton qui me plurent beaucoup : c'étaient les effigies d'accusés morts en prison ou qui s'étaient enfuis à temps. On les brûla à leur place.

J'étais adossé aux gros genoux de Mariflores et je la sentais

s'agiter sur place. Une fois, elle aspira fortement, brièvement. Je levai la tête, alarmé par ce soupir, et vis qu'elle avait ouvert la bouche qu'elle couvrit bien vite de sa main. Je ne voyais pas ce qu'elle voyait, car j'étais encore tout petit. Ma lassitude croissait, la foule se taisait et quelque part une voix criait longuement des noms et des phrases, mais le crieur lui-même semblait accablé. Je crois me souvenir d'une attente morne dans la foule. Une rumeur monta, pareille à ce soupir que j'avais trouvé si singulier chez Mariflores.

– Allons maintenant saluer ton père et ta mère, dit-elle en me poussant devant elle.

J'avais envie de pleurer de faim et de fatigue. Lorsque je m'en plaignis, elle ne m'entendit pas, soit à cause du murmure et du piétinement de la multitude en marche autour de nous, soit à cause de sa contention d'esprit.

Nous nous arrê tâmes juste au pied d'une estrade de grosses poutres. On y avait entassé des rondins, des sarments, des copeaux. Il y en avait aussi au-dessous des tréteaux sur lesquels fourmillaient des gens attroupés autour de quelques hommes et femmes placés plus haut que les autres et nous faisant face. Ceux-ci étaient vêtus de jaune avec, sur le devant, des dessins tracés en rouge et en noir. J'examinai avec plaisir ces beaux dessins, avant de m'apercevoir que là-haut, tout droit, adossé à un poteau, mon père se tenait devant moi, revêtu d'une de ces gaies robes jaunes.

Autour de lui, des hommes en robes blanches, noires et brunes lui parlaient sans cesse, à voix très hautes. Il regardait dans le vide, par-dessus leurs têtes. À côté de lui se tenait une sorte de paysan, en sarrau de bure, un bâton à la main. Le bout du bâton rougeoyait et fumait. Un des moines s'adressa à lui et il inclina la tête, se fit faire place, grimpa sur le tas de bois à chauffer et passa lentement sa torche devant le visage de mon père.

Ce visage me parut très changé, très las, très pâle. Il regardait la flamme en louchant. Lorsque la chaleur passa pour la troisième fois devant sa face, mon père dit quelque chose. Une grosse voix mâle demanda à grands cris le silence. Alors j'entendis parler mon père. Sa voix avait changé, elle aussi : elle était sèche, froide, très faible.

– Oui, je veux me convertir à la foi de Jésus-Christ.

Du même auteur

Ouvrages disponibles

Au dieu inconnu

Seuil, 1979

Incognito

«*Points Roman* », n° 121

Je n'ai d'autre bonheur que toi

F.-X. de Guibert, 1984

La Femme au miroir

La Table ronde, 1988

La Moisson

La Table ronde, 1989

Les Amours singulières

L'Âge d'Homme, 1990

